

La définition rigoureuse de la notion de vérité implique l'étude d'une situation la faisant directement intervenir. L'énigme des deux portes est un problème qui articule une définition précise de la vérité, la vérité correspondance. Le principe de cette énigme est de mettre celui auquel elle est posée face à deux personnages dont l'un ment et l'autre dit vrai, il doit identifier chacun d'entre eux. La solution consiste à poser une question composée à chaque interlocuteur. Chacun est interrogé non pas sur la réponse juste, mais sur ce que répondrait l'autre s'il était interrogé. Le joueur appuie sa démarche sur le fait qu'une proposition fausse se référant à une autre proposition fausse revient à une vérité. Ainsi, même si les deux personnages mentent, leurs réponses à cette question composée pointeront toutes deux vers la vérité. Or, il en va de même dans le cas où tous deux disent vrai. Ainsi, le faux composé équivaut au vrai composé par l'identité entre les composantes, qui lui-même équivaut au vrai simple.

La confirmation de cette hypothèse est obtenue par l'analyse concrète du cas proposé par l'énigme, dans lequel l'un des interlocuteurs ment tandis que l'autre dit vrai. Lorsque chaque interlocuteur est questionné sur la réponse de l'autre plutôt que sur sa réponse, alors la relation obtenue s'écrit $V(F) = F(V) = F$. C'est-à-dire que, puisque l'un des interlocuteurs dit vrai et que l'autre ment, alors l'interlocuteur honnête dit vrai sur le fait que l'autre ment ($V(F)$) et inversement ($F(V)$). Textuellement cela se traduit par la proposition suivante « le faux vrai comme le vrai faux, retournent tous deux le faux ». Ici, le joueur auquel l'énigme est posée est alors orienté vers l'alternative fausse, sur la base de laquelle il peut déduire l'alternative vraie par exclusion. Selon le même raisonnement, $F(F) = V(V) = V$, soit la proposition suivante « le faux faux comme le vrai vrai, retournent tous deux le vrai ». Cette égalité stipule que si la question composée était posée à chaque interlocuteur non pas sur la réponse de l'autre mais sur sa propre réponse (*que répondrais-tu si l'on t'interrogeait sur la bonne réponse*) alors le joueur serait directement orienté vers la réponse vraie que l'interlocuteur soit menteur ou honnête. Cette analyse montre que le caractère vrai ou faux d'une proposition ne dépend pas du contenu, mais de la relation qui existe entre les contenus, établissant qu'il soit possible d'obtenir la vérité depuis une base fausse. C'est l'identité ou la différence entre les contenus, qui définit le caractère « vrai » d'une proposition, au-delà des contenus eux-mêmes.

En s'appuyant sur les questions composées, alors que l'énigme donne le droit de poser une question à chaque interlocuteur, il n'est même pas nécessaire de le faire. En orientant la question composée sur sa propre réponse plutôt que sur celle de l'autre, une seule question à un seul interlocuteur suffit à obtenir la solution. Cette méthode est même plus simple puisque le joueur sera dans les deux cas, directement orienté vers la solution et n'aura même pas à la déduire par élimination. Qu'il s'agisse d'un menteur ou d'un honnête personnage, la composition de la question et la constance de son statut (*menteur ou honnête*) pointeront toujours vers la solution juste, en vertu de la vérité comme relation (*de correspondance*) et non comme objet.

Si avant d'être interrogé sur l'énigme, l'interlocuteur déclare qu'il dira vrai tout en mentant sur la question, ou inversement déclare qu'il mentira tout en disant vrai lorsque la question lui est posée, la constance du statut (*menteur ou honnête*) de l'interlocuteur n'étant pas constatée, les développements présentés ci-dessus cessent de s'appliquer à l'énigme pour s'appliquer à l'interlocuteur lui-même. La relation $V(F) = F(V) = F$ concerne alors l'interlocuteur lui-même qui, peu importe qu'il soit honnête ou menteur face à la question, reste synthétiquement un menteur eu égard à la variabilité de ses affirmations. Il n'est pas possible à ce titre de lui faire confiance, le jeu est donc caduc. On ne peut faire confiance à un menteur qu'à condition qu'il mente avec constance. Sa constance sert alors de repère qui dirige vers le vrai, Il devient un interlocuteur honnête. Ainsi, le menteur n'est pas celui qui ment, mais celui qui alterne mensonge et vérité. Combien même un interlocuteur n'aurait jamais menti, il suffit qu'il le fasse une unique fois pour permettre la synthétisation de toutes les fois où il a dit vrai en le seul statut « vrai » et le seul mensonge qu'il n'aura jamais proféré en le statut « faux » retournant à la relation $V(F) = F(V) = F$, faisant de lui définitivement un menteur.

La vérité

La relation $F(F) = V(V) = V$ met en évidence que la vérité procède d'une correspondance entre le signifiant et le signifié. Cette correspondance est une relation, la notion de vérité n'est pas un objet mais une relation entre deux objets. Dès lors en tant que relation, dire de la vérité qu'elle est une correspondance entre le signifiant et le signifié, c'est formuler une règle. Auquel cas, la juste description est celle d'une correspondance entre une règle et une application. Une application vraie est une application qui respecte la règle. Dans le cadre de cette formulation générale, la correspondance entre un signifiant et un signifié apparaît comme une simple règle parmi d'autres. Elle est un cas particulier d'un principe plus vaste, qui admet des cas où le signifiant diffère du signifié, pourvu que l'application respecte la règle. C'est par cette liberté, permise par la prise en considération de la règle, que le langage devient possible. En conclusion la vérité est une relation de correspondance entre une règle et une application, on dit que la vérité est établie lorsque l'application respecte la règle. Mais aussi, une application vraie peut devenir fausse si la règle qui la régit varie, et par là cesse de garantir la correspondance. Le constat du changement de statut d'une application implique l'identification a priori de la règle. Lorsque la règle est identifiée, alors la vérité qu'elle incarne est qualifiée de vérité relative.



La définition

Une relation est qualifiée d'application lorsqu'elle est décrite par une définition, c'est-à-dire en ce qu'elle « est » et en ce qu'elle « n'est pas ». Puisqu'un langage est lui-même caractérisé par ce qu'il « est » et ce qu'il « n'est pas », posons que la définition d'une application revient au langage dans lequel celle-ci est énoncée. Deux applications vraies (*c'est-à-dire respectant toutes deux la règle*), c'est deux applications dont les langages de définition respectifs, différents entre eux avant l'identification de la règle, deviennent transcritibles dans le seul langage de la règle sans perdre en précision. Ce que chaque application « n'est pas » avant l'identification de la règle devient ce qu'elle « est » après celle-ci, les applications cessent de s'exclure. La règle unifie donc deux applications vraies en une cohérence unique, alors même que ce qui les dissocie entre elles continue d'être exprimé par des articulations différentes d'un même langage. La règle permet donc une unification fondamentale entre ce qui dissocie les applications auxquelles elle s'applique, et ce qui les unit.

La contradiction

L'ignorance de tout objet revient à l'ignorance comme objet. Lorsque la règle solution n'est pas encore identifiée, et que donc elle est dissimulée, alors précisément, l'ignorance qui porte sur cette règle est le domaine dans lequel se situe la forme unifiée des applications à priori contradictoires. Puisque la règle n'est pas encore identifiée, les applications se présentent uniquement dans ce qui les dissocie. Dans ce cas, ce qui dissocie les applications se dissocie lui-même de ce qui les unifie. La contradiction ne survient pas lorsque deux applications contradictoires sont mises en présence, mais plutôt lorsqu'une règle erronée leur est appliquée, car d'une part elle prétend les unifier alors qu'objectivement seul leur forme dissociée est accessible, puisque la règle solution reste dissimulée, de l'autre elle prétend unifier ce qui les dissocie et ce qui les unit alors que ce qui les unit, la règle solution, n'est pas encore identifié. La contradiction n'est donc pas l'inaccessibilité de la solution, mais sa substitution par une règle quelconque erronée. Il est même juste de considérer qu'admettre la dissimulation de la solution soit plus fidèle à la vérité que la tentative de sa substitution par une règle erronée, puisque tant que la règle solution est dissimulée, la dissociation entre des applications contradictoires assure leur cohérence.

La vérité absolue

Le néant est caractérisé par ce qu'il « est » et par ce qu'il « n'est pas », il est défini, donc identifié comme règle solution potentielle à une contradiction quelconque. Or, il persiste toujours au minimum une contradiction sans solution (*en pratique, le néant n'est solution d'aucune contradiction non-résolue*), ce qui revient à dire qu'il persiste toujours au moins une contradiction dont le néant n'est pas solution. La règle solution à cette contradiction est non identifiée sans être absente, elle est donc dissimulée. L'ignorance de tout objet retournant à l'ignorance comme objet, si d'un ensemble de contradictions non résolues on tenait que la règle solution diffère de l'une à l'autre, alors leur dissimulation donne à la multiplicité potentielle des règles solutions, une perspective unificatrice. Leur persistance entant que contradictions malgré la disponibilité du néant comme règle solution potentielle, montre que l'objet d'une telle perspective, à son tour, n'est ni identifié ni absent. Lui aussi est dissimulé. Par ailleurs, l'ubiquité de la dissociation des contradictions persistantes qui s'excluent reflète l'ubiquité de l'objet de cette perspective, comme règle solution. Cette règle constitue la vérité absolue. Une telle vérité est dite absolue en ce que non identifiée, il n'est pas possible de la modifier, il n'est donc pas possible de modifier quelle qu'application que ce soit relativement à elle. Devant la vérité absolue, toutes les applications sont invariablement et toujours vraies. La vérité absolue n'est ni identifiée, ni absente, elle est dissimulée.

Le vrai depuis le faux

Il devient plus clair de comprendre en quoi il est possible d'obtenir le vrai depuis le faux. Soit trois définitions, une règle fondamentale qui statue sur une règle secondaire, qui elle-même régit une application. Si la règle secondaire est fautive, c'est-à-dire qu'elle ne respecte pas la règle fondamentale (*relativement à laquelle elle se pose comme application*), et que l'application qu'elle prétend décrire ne la respecte pas à son tour, alors le fait que la relation entre l'application et la règle fondamentale soit vraie est plus vraisemblable. En conséquence, bien que le faux appliqué au faux ne retourne le vrai que lorsque la base des possibilités est restreinte, il permet néanmoins de tendre vers lui par élimination de l'ensemble des cas qui ne correspondent pas.

L'être et le néant

Le néant est d'abord la contradiction de l'être en plus de n'être solution d'aucune contradiction non résolue. Il est donc impliqué comme n'importe quelle autre règle potentielle dans une contradiction précisément due à ce qu'aucune règle identifiée, y compris le néant lui-même ne soit solution. En effet, comment une règle impliquée dans une contradiction peut-elle se poser en sa propre solution ? A ce titre la vérité absolue n'est ni être, ni néant ou plutôt simultanément être et néant. Le néant comme l'être ne sont que des perspectives de la vérité absolue, qui ne se réduit ni à l'un ni à l'autre, dissociées entre elles comme antithèses du fait de sa dissimulation en tant que règle solution.

